

UN

14

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Un quart-d'heure ne s'était pas écoulé que le petit sauvage, repu et content, dormait comme une souche.

Quant il s'éveilla, Wapwi fut tout surpris de constater que le soleil avait disparu derrière la côte, très élevée partout dans cette région, et que la nuit approchait.

En même temps, une forte brise semblait courir dans les sapins, là-haut, sur la croupe de l'immense falaise.

—Hum ! se dit-il, je voudrais bien être rendu chez le papa Labarou !... Je ne sais ce que je ressens au creux de l'estomac... Mais je suis inquiet... J'ai entendu parler d'une partie de chasse sur l'îlot... Pourvu qu'on se soit aperçu qu'il va vent fort, fort !

Et Wapwi, aiguillonné par un pressentiment insurmontable, se prit à courir de toutes ses forces vers la baie.

Mais, si agile qu'il fût, il lui fallait bien modérer son allure, de temps à autre, pour reprendre haleine.

Quand il déboucha sur la grève de la baie, après avoir traversé directement la pointe orientale, il était bien près de minuit, s'il ne passait pas cette heure.

La brise fraîchissait, mais on la sentait moins de ce côté de la pointe.

Toutefois, de sourdes rumeurs, s'élevant de partout, ne laissaient aucun doute sur ce qui se préparait là-bas, sur le fleuve....

C'était la tempête.

Et petit père Arthur qui est sur l'îlot, avec l'autre, tout seul ! se prit à penser Wapwi, pâle d'effroi.

Il se trouvait alors à quelques arpents du chalet des Noël.

Tout semblait y dormir.

Wapwi allait de-ci de-là, inquiet, indécis, ne sachant même pas ce qu'il voulait....

Soudain,—ô bonheur !—la porte du chalet s'ouvre et une forme blanche apparaît dans l'encadrement.

—Le fantôme des chutes !... Suzanne !... Murmure Wapwi.

Et il court à elle, en disant :

—C'est Wapwi, petite mère !... N'aie pas peur !

—Wapwi !... Oh ! cher enfant, la Sainte-Vierge t'envoie.... Tu vois ce temps ?

—Oui.... Gros, gros vent !

—Une tempête, n'est-ce pas ?

—Ça souffle fort, fort.... et ça sera pire, tantôt.

—Oh ! mon Dieu, mes pressentiments !...

—Qu'est-ce que tu as donc, petite mère ?

—Ecoute-moi, petit..... Ton maître est là, sur l'îlot du large, seul, seul.... avec Gaspard, tu entends !...

—Méchant homme, l'oncle Gaspard ! mâchonne le petit sauvage.

—Que va-t-il arriver, mon Dieu ?... J'ai peur.... Je tremble.... Et mes frères qui sont dans les bois !... Sur qui compter ?... Qui ira à son secours ?

—Wapwi, petite mère !

—Tu seras capable ?...

—Wapwi nage comme un poisson.

—Si j'allais avec toi ?... Nous prendrions la barque.

—Trop grosse, la barque. Mieux vaut un bon canot.

—Le canot ne résisterait pas.... Mais il y a le chaland, sur la rive, en bas d'ici.

—C'est ça qu'il faut. J'y cours.

—Il y a des rames dans le hangar... Mais sauras-tu conduire seul ?

—C'est le vent qui va m'y mener. Dépêchons !

Wapwi, guidé par Suzanne, prit une paire de rames dans un hangar voisin et, sur ses indications, alluma un fanal, qu'il tourna en cercle, à plusieurs reprises.

—Comme cela, dit-il, si les jeunes gens sont en péril, ils comprendront qu'on le sait ici.

On courut au chaland.

Hélas ! il avait été tiré très haut, sur la rive, et il ne flotterait certainement pas avant une heure, pour le moins.

—Que faire ?

Impossible à la frêle Suzanne et à l'enfant d'entreprendre de mouvoir cette grosse embarcation, servant à débarquer ou embarquer les tonneaux de poisson....

Wapwi eut une idée.

—Des rouleaux ! fit-il.

Et il courut au hangar, suivi de Suzanne.

On trouva aisément quelques bûches rondes, que l'on transporta au rivage.

Les deux rames ayant été étendues parallèlement sous le fond plat du chaland, on glissa un des rouleaux sous la quille, aussi loin que possible ; puis on disposa les autres à quelque distance en avant.

De cette façon, on réussit, sans trop de peine, à mettre l'embarcation à flot.

Puis Wapwi, muni d'une rame, sauta dedans, en criant à Suzanne, partagée entre le désir de sauver son fiancé et l'horreur qu'elle ressentait en face de cette mer en furie :

—Laisse-moi aller seul, petite mère !... Le vent porte sur l'îlot et je n'ai qu'à conduire.... Une femme ne ferait qu'augmenter le danger, vois-tu !...

Suzanne se rendit à ce raisonnement et ne put que dire :

—Va où Dieu te mène, cher enfant. Je vais prier, moi !

Le chaland quitta la rive et disparut bientôt, entraîné par la tempête, qui faisait rage.

En moins de dix minutes, il se trouva en vue de l'îlot,—ou plutôt de ce qui pouvait rester de l'îlot,—car la mer était presque haute.

Debout à l'arrière du chaland, une rame à la main pour la guider, Wapwi plongeait ses yeux subtils au sein du brouillard humide, moitié ombre, moitié poussière d'eau, que le vent faisait rouler sur la baie.

Une fois, il crut entrevoir une forme sombre dressée sur les flots.

Donnant aussitôt un coup de rame pour y diriger l'embarcation, il regarda encore.

La forme sombre y était toujours, mais les flots la couvraient presque en entier, par moments....

Une voix lamentable sembla même arriver jusqu'à ses oreilles, appelant au secours.

Alors Wapwi cria de toutes ses forces :

—Voici Wapwi !... Tiens bon là !...

Mais, hélas ! c'est tout ce qu'il peut dire....

Un violent coup de mer le jeta hors du chaland, et les lames furieuses s'emparèrent de son pauvre petit corps pour le rouler comme une épave jusqu'à plus d'un mille de distance, où elles le laissèrent sur le rivage, à moitié mort et tenant toujours sa rame dans ses mains crispées.

Wapwi, sans trop savoir ce qu'il faisait, se traîna vers la côte sous le couvert des arbres, et tomba dans un profond assoupissement.

Nous avons vu quelle surprise l'attendait à son réveil.

XX

OU EST L'AUTRE ?

La première chose que vit Gaspard, en débouchant sur le littoral de la baie,—côté des Labarou,—fut la goélette de ces derniers, foc hissé et misaine à mi-mât, se dirigeant vers le large.

Evidemment, toute la nuit, la tempête avait inquiété les bonnes gens ; et, dès la pointe du jour, profitant du *baissant*, le père n'avait pu résister à l'anxiété générale et se disposait à aller voir ce qui se passait.

Gaspard eut un instant l'idée de le héler.

Mais c'eût été peine perdue.

La goélette, ayant fait son abatée et recevant la brise d'aplomb, bondissait déjà sur les vagues venues du large et filait vers l'îlot.

—Va, va, mon vieux : tu ne trouveras rien !... ricana le misérable.—C'est à peine si le plus haut rocher de l'îlot commence à se montrer la tête au-dessus des vagues....

En effet, après être resté une dizaine de minutes en observation, il vit la goélette dépasser d'abord l'îlot, puis virer de bord et tirer bordée sur bordée, pour reprendre finalement la direction de la baie.

Le moment psychologique était arrivé....

Il se traîna, plutôt qu'il ne marcha, vers la maison....

Deux femmes, très émuës, en observation sur le rivage, suivaient du regard les mouvements de la goélette.

Tout à coup l'une d'elle,—la mère,—poussa une exclamation :

—Ah ! mon Dieu, n'est-ce pas là Gaspard ?

—Oui, mère.... Nous allons savoir....

—Mais il est seul !... Où est Arthur ?

—En arrière, probablement....

—Enfin !... Ce n'est pas trop tôt : j'achevais de mourir d'inquiétude.